

Guez A. Subremon H., 2013, Saisons des villes,
Editions Donner-lieu, pp.131-147

Hyper-saisonnalité métropolitaine

Luc Gwiazdzinski (*)

« Mais où sont les neiges d'antan »
François VILLON, La ballade des dames

« Il n'y a plus de saisons ». La sentence traverse les siècles, nourrit les conversations quotidiennes et vous fait irrémédiablement passer du côté des « vieux cons des neiges d'antan ». Plus largement, la question du temps, des saisons et de leur possible disparition intéresse particulièrement nos sociétés contemporaines. Elle est réactivée à un moment où la ville ou plutôt l'« outre-ville » (Depardon, Virilio, Scofidio, Hansen, 2010), s'impose comme l'espace de vie d'une majorité d'habitants de la planète et alors que les préoccupations environnementales s'affirment autour notamment du changement climatique. Du comptoir de bistrot aux nouveaux réseaux sociaux sur la toile, la question du « temps qu'il fait » occupe une large place dans nos vies et dans nos villes.

Une relation délicate entre les saisons et les villes. S'interroger sur les « saisons urbaines » oblige d'abord à définir la saison « période de l'année qui observe une relative constance du climat et de la température ». Dans la zone de climat tempéré, on observe généralement quatre saisons d'une durée d'environ trois mois qui jouent un rôle déterminant sur l'état de la végétation. Ces conditions naturelles ont des conséquences sur le cadre urbain, l'espace public, les individus et les groupes qui y résident. Même si André Guillaume nous affirme que « les saisons peuvent faire bon ménage avec la ville » (Guillaume, 1994), ce lien est souvent dénié aux urbains. « Aux ruraux, l'observation de la nature, les gestes simples et efficaces ; aux citadins, les pratiques culturelles, la technicité, la sophistication des conditions de vie » (Soudière, 1999) s'étonne Martin de la Soudière. Les citadins ont pourtant devant leurs yeux quelques marqueurs (arbres, parcs, oiseaux...) qui leur permettent de suivre le rythme des saisons. Comme les ruraux, ils aiment qualifier ces périodes : « la belle saison », « la morte saison ». En vacanciers, ils évoquent la « pleine saison » ou le « hors saison » et connaissent naturellement le « temps des cerises » et la « saison des amours ».

Une nécessaire approche spatio-temporelle. Etudier les saisons urbaines nécessite d'aborder la ville de manière holistique en prenant en compte ses espaces et ses temps, les rythmes et les cycles, dans le cadre d'une « rythmanalyse » dont Henri Lefebvre (Lefebvre, 1996) avait proposé les premiers rudiments. La ville est un univers difficile à saisir qui évolue dans le temps et dans l'espace selon des rythmes quotidiens, hebdomadaires, mensuels, saisonniers ou séculaires, mais aussi en fonction d'évènements ou d'accidents (Gwiazdzinski, 1998). Si la matérialité urbaine, cette carapace artificielle de l'homme constituée par les bâtiments, se modifie lentement, des populations s'y succèdent selon des rythmes et des temporalités diverses souvent difficiles à articuler. Les horaires et les calendriers d'activité donnent le tempo, règlent l'occupation de l'espace et dessinent les limites de nos territoires vécus, maîtrisés ou aliénés. Certains espaces s'animent, d'autres s'éteignent, certains se vident alors que d'autres s'emplissent, certains ouvrent alors que d'autres fonctionnent en continu (Gwiazdzinski, 2000). Ce milieu matériel et mental, « psycho-géographique » est fluctuant ; il a ses heures et ses rythmes. Il vit et donc s'éveille et s'endort (Goetz, Younes, 2010).

Des comportements et représentations ambivalents. Alors qu'elles pourraient presque être gommées, les saisons semblent remises en scène dans un mouvement paradoxal déjà décrit par Y. Barel (Barel, 1979). D'un côté, on combat fortement les effets négatifs (vent, pluie, neige, chaleur, froid...) qui perturbent le bon fonctionnement du système urbain. De l'autre, le marquage symbolique des saisons dans leurs dimensions commerciales, événementielles, sensorielles et ludiques et leur mise en scène dans l'espace urbain est de plus en plus visible. Une nouvelle saison artificielle semble peu à peu se substituer à la saison ordinaire. Le traitement médiatique renforce cette impression à l'exemple de l'épisode neigeux de l'hiver 2010-2011. D'un côté on glorifie les tentatives désespérées des services techniques pour débloquer la situation. On relaie les appels à la prudence des autorités et on glorifie la débrouille et la solidarité entre « naufragés de la route ». De l'autre, on célèbre la « métamorphose urbaine » et on met en scène le jeu, les enfants, les boules de neige et l'émerveillement de la ville sous la neige. L'été n'échappe pas à ce traitement médiatique ambivalent. Entre surmortalité des personnes âgées liée à la canicule et plaisirs de plein air, la dualité est flagrante. Quelle que soit la saison, le cycle médiatique se termine par l'indifférence : « les victimes entrent dans l'extrême de la disgrâce : elles ennuient » (Oscar Wilde). Entre peur et enchantement, artificialisation et artifices, les saisons métropolitaines cherchent leur voie.

Effacement possible des saisons

Les astres nous fournissent trois cycles principaux d'organisation du temps : la rotation de la terre sur elle-même qui définit la durée des journées, le rythme nyctéméral ; la rotation de la lune autour de la terre mesurée par les mois lunaires et les rythmes menstruels et la rotation de la terre autour du soleil représentée par l'année et les rythmes saisonniers. L'homme a développé de nombreuses stratégies et techniques pour tenter d'y échapper et la ville contemporaine est parfois en décalage avec les originelles alternances (Gwiazdzinski, 2002).

Artificialisation progressive. Nous avons peu à peu artificialisé les milieux, construisant un environnement urbain spécifique, une carapace, un labyrinthe dans lequel nous pouvons désormais nous déplacer sans voir la lumière du jour ni respirer à l'air libre (Gwiazdzinski, 2005). Le « naturel » qui se différencie de « l'artificiel » parce qu'il ne qualifie que la partie du réel qui n'a pas été modifiée par l'homme, n'existe littéralement plus (Rahm, 2009). Les villes, sont devenues le milieu presque exclusif d'habitation de l'homme (Goetz, Younes, 2010). La nature est « arraisonnée », mise à la raison, domestiquée par la technique selon le philosophe Martin Heidegger. L'homme « cet animal gluant » décrit par Henry Lefebvre, s'est fabriqué une coquille plus belle que lui. Il a imaginé une norme climatique moyenne supportable, reproductible d'un hôtel de l'Arctique à son alter ego des tropiques. Il a bouleversé les normes climatiques au-delà même des limites de la ville avec un impact désormais mesurable sur les températures. Au cours des siècles, il a défini des séquences temporelles « régies par l'artifice et non plus par la nature » pour reprendre l'expression de Georges Balandier (Balandier, 2010). Les grands rythmes collectifs d'hier régis par la course du soleil ont peu à peu fait place aux rythmes de la religion symbolisés par les cloches de l'église puis à ceux du travail et de l'organisation fordiste de la cité scandés par les sirènes de l'usine avant d'être remplacés par le « temps pivot individuel » symbolisé par le téléphone portable (Gwiazdzinski, 1998).

Tentatives pour désaisonnaliser et climatiser la ville. Nous avons peu à peu gommé les affres des saisons pour imaginer une « saison unique moyenne » avec constance du climat et de la

température. Dans la maison, le chauffage, la lumière artificielle, le climatiseur et la plante toujours verte sont les dispositifs repérables d'une forme de mondialisation du climat intérieur. Nos appartements sont devenus les éléments d'une ville polytopique globale sous cloche qui se prolonge dans nos parcours urbains à travers les bureaux, les centres commerciaux et jusque dans nos voitures, extensions climatisées de nos logements. Dans l'espace public, de nombreuses techniques permettent d'atténuer les contraintes. On a asphalté afin d'éviter la boue. En hiver on déneige et on sale avec frénésie pour que la ville ne s'arrête jamais. Des armées de services techniques se tiennent prêts à intervenir à la moindre alerte sur le « front neigeux ». On ajoute des colonnes de chaleurs dans les gares et on chauffe même les terrasses des cafés. En automne, on fait la chasse aux feuilles mortes à grand renfort de souffleuses. En été l'espace public est désormais envahi par des brumisateurs souvent accompagnés de palmiers hollywoodiens qui renforcent l'image balnéaire et estivale et font un peu d'ombre. Les corps se couvrent de vêtements intelligents laissant passer la transpiration mais arrêtant la pluie, protégeant des UV sans nous priver de chaleur, chauds mais légers.

Résistances. Il reste malgré tout des moments et des endroits où les saisons résistent : New-York en hiver quand le vent glacial s'engouffre dans les avenues ou Cracovie en été avant que l'air chaud et saturé n'accouche enfin d'un orage. Dans ces cas, la saison demeure quelque chose de réel « contre lequel on se cogne », pour reprendre l'expression de Lacan. Tempêtes de neige, canicules ou crues rappellent parfois avec violence aux urbains qu'il existe encore des saisons même s'ils ont longtemps tout fait pour les effacer, s'en prémunir ou s'échapper. Ces épisodes saisonniers exceptionnels s'ancrent dans la mémoire des villes et s'inscrivent dans les calendriers collectifs. En France, on se souvient de la sécheresse de l'été 1976 et de la tornade de l'hiver 1999.

Petites stratégies de fuite et d'adaptation. De nombreuses stratégies permettent d'échapper aux rythmes saisonniers locaux. On peut changer d'endroit et d'échelle par exemple. Il y a longtemps que les habitants aisés de Beyrouth ou Marseille quittent leur ville surchauffée pour s'installer plus haut dans les montagnes. Ceux qui le peuvent voyagent d'un endroit de la planète vers un autre quand les saisons ne leur plaisent plus. Les plus fortunés jonglent avec les saisons sur un nouvel axe PLM (Paris-Lubéron-Marrakech). D'autres stratégies permettent de zapper d'une saison ou d'une activité saisonnière à l'autre en restant sur place. On importe des fruits et légumes de l'été pour les consommer pendant la mauvaise saison. On crée des environnements saisonniers typés où il est possible de skier en plein été et de nager dans un lagon tropical en plein hiver. Ces saisons artificielles que nous consommons ici ou ailleurs, font partie des « nouveaux nouveaux mondes » (Balandier, 2010) dissociés de la géographie, que nous habitons dans un dépaysement croissant, à tel point qu'ils en deviennent un autre ailleurs. Ces stratégies non soutenables ont des coûts et surcoûts tant économiques qu'écologiques.

Déploiement de nouveaux rites saisonniers.

Face à la tentative de « climatisation urbaine mondialisée » et d'effacement progressif des saisons dans la ville, on assiste à un mouvement inverse de renforcement symbolique des saisons.

Renforcement symbolique. « Sans rythme pas de vie » : la mise en garde du chronobiologiste Bernard Millet vaut pour l'effacement de la nuit comme pour celui des saisons. On a besoin

de repères dans l'espace et dans le temps. Face à l'éclatement des espaces, des temps et des mobilités, des événements permettent de se synchroniser, de « faire famille, organisation ou territoire » (Gwiadzinski, 2003, 2004, 2010). A la fois signets, décors, seuils et rites de passage, ces événements (culturels, culturels, sportifs...) accompagnent et rythment l'ordre des saisons. Ils donnent le tempo, organisent des calendriers culturels et sociaux, construisent une structure temporelle, donnent une couleur et contribuent à l'identité des territoires. Ils sont un des éléments de « la ville malléable » (Gwiadzinski, 2009), modulaire et flexible.

Affirmation d'un calendrier événementiel. Un nouveau calendrier, « instrument de mesure du temps » (Le Goff, Lefort, Mane, 2002) qui transforme les données naturelles en constructions culturelles, peut être repéré. En France, la période estivale démarre avec la Fête de la musique le 21 juin. Les résultats du bac, les départs en vacances et le démarrage du Tour de France valident la saison. Les feux d'artifice de juillet résonnent comme un premier sommet, suivis un mois plus tard de ceux du 15 août et du début des grandes marées sur les plages de l'Atlantique. Festivals, concerts et vide-greniers marquent cette période estivale qui s'étire jusqu'aux premiers frimas. L'automne s'avance avec la reprise du championnat de football, la rentrée des classes et la rentrée politique et sociale. En octobre, les « nuits blanches », précèdent la « fête des morts » ou Halloween. L'hiver s'annonce dès novembre avec la préparation de Noël et du jour de l'An. Le mois est difficile malgré l'arrivée du Beaujolais nouveau. Celles et ceux qui en ont les moyens profitent dès le mois de décembre des vacances à la neige. Février et ses carnivals tentent de conjurer l'hiver. Le printemps revient enfin avec le festival de Bourges. Les ponts du mois de mai sont un avant-goût de l'été. Ce calendrier varie d'une métropole à l'autre et chacun construit son propre agenda selon son degré d'autonomie.

Dispositifs et marquage des espaces et des temps urbains. Tourisme et marketing urbain obligent : il n'y a plus d'hiver en ville sans mise en scène et apparition du kit adapté comportant illuminations, patinoires et cabanes en bois de « l'hypermarché de Noël ». La neige artificielle, les décorations des vitrines, les chants et parfois les traîneaux, transforment certains centre-ville en décors de stations de ski. Ici et ailleurs, n'y a plus d'été en ville sans sable rapporté. De Paris à Longwy, une esthétique balnéaire envahit le cœur des villes. La plage s'installe en ville avec son folklore : vendeurs de glaces, transats rayés, joueurs de boules ou tournois de « beach-volley ». Dans cette « guerre du faux » (Ecco, 1985), tout n'est qu'une illusion d'ailleurs, de passé et de saisons réinventées. Cette mise en scène fictive des saisons s'inscrit dans la logique du spectacle (Debord, 1967) et du parc d'attraction qui propose des espaces et des périodes de nos histoires à consommer. La métropole entière devient « une sorte de musée imaginaire » (Ricoeur P., 2001) où l'événement saisonnier est construit pour désigner, vendre et synchroniser les habitants et les usagers temporaires autour d'une ambiance spécifique. Les saisons sont « customisées », folklorisées, caricaturées et « mises en tourisme » comme on le faisait jusque là pour des sites et des lieux. La « calendarisation » des temporalités urbaines est à l'œuvre avec ses dispositifs événementiels, ludiques et ses mises en scène bien huilées. L'événement saisonnier fait partie de la « boîte à outil » de l'élus métropolitain avec le tramway, le parc à vélos et l'auto partage.

Marquage commercial. Les commerces et les médias contribuent à construire une « ambiance saisonnière ». Saison « Printemps-été » ou « Automne-hiver » : on force le trait avec « la mode », les décors et les défilés. Dans ce système à rotation rapide, la saison automne-hiver s'affiche souvent dans les vitrines d'un été chaud. La télévision et la radio nous surimposent leurs grilles de rentrée automnales, leurs programmes festifs de fin d'année et leurs étés allégés. Les saisons métropolitaines ont leurs signes annonciateurs : publicités qui « goment

les kilos en trop » avant la plage de l'été ou panneaux « Vive la rentrée » en plein mois de juillet. En automne, l'été joue les prolongations grâce aux promesses des fabricants de cosmétiques : « conservez votre hâle d'été en automne ».

Stratégie multitopique. Certains d'entre nous vont célébrer la saison hors de la ville comme pour « l'augmenter » et assurer un marquage symbolique plus fort. Dans un étrange pèlerinage, ils quittent la ville pour gagner la campagne et célébrer « avec les gens du coin » l'arrivée des saisons : le muguet, les premiers champignons, les premières neiges ou les premiers fruits. Les champs de cueillette de légumes ou de fraises qui se développent en périphérie des villes participent de ces stratégies de « re-saisonnalisation » de la ville et de l'urbain. Fruits et légumes prennent un goût d'authentique à l'ombre du slow food.

Conséquence de la saisonnalité événementielle. Le développement de ces « saisons événementielles » a des conséquences sur certains territoires comme l'augmentation temporaire de la population présente (Terrier, 2009). On devra également ajouter du sable en front de mer et de la neige sur les pentes pour être dans la norme saisonnière d'une « technonature » « hominisée » (Gaudin, 1990). Des populations originaires de saisons différentes doivent co-habiter sur les pistes, les plages comme dans les rues. Dans cette compétition territoriale, où les métropoles se transforment en stations touristiques, et les stations en villes, il y a « des régions qui gagnent » (Benko, Lipietz, 1992) grâce au décor contrasté idéal de leurs saisons : Sud-Ouest ou Sud-Est pour l'été comme pour l'hiver. A l'autre bout, on imagine des territoires trop fades, des « territoires qui perdent » faute d'une identité saisonnière suffisante.

Vers une hyper-saisonnalité

On aurait pu croire que nos métropoles aseptisées pouvaient se passer des saisons, surmonter les aléas climatiques et faire comme si l'homme avait eu raison des cycles cosmiques et biologiques. Pourtant les saisons résistent.

Simulacre collectif. Mieux, elles sont revisitées, réinventées par les acteurs économiques, les pouvoirs publics et la société du spectacle, emportées par « l'escalade du toujours plus, toujours plus vite, toujours plus extrême » (Lipovetsky, 2004), comme l'hypermodernité exacerbée dans laquelle elles s'inscrivent. « S'il n'y a plus de saisons », comme disent nos anciens, nos métropoles et leurs habitants ne veulent plus le savoir. On assiste à la fois à la « patrimonialisation » (Gravari-Barbas, 2005) et à la « marchandisation » des saisons comme on assiste à celle des nuits. La dimension commerciale se surimpose à la dimension naturelle, l'économie à la nature. La doublure et l'artifice sont préférés au vrai, l'aspect ludique aux contraintes. « On préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être » (Debord, 1967). L'obligation de saison a fait place au désir de saisons, la saison à « l'hyper-saison ». « Toujours plus » pour s'adapter à la demande d'un individu de plus en plus mobile, instable et volatile. Le marché redécoupe nos années comme il a redécoupé nos vies afin de mieux nous cibler : premier âge, enfance, préadolescence, adolescence, « adulescence », âge adulte, troisième et quatrième âge. Simulacre, mise en scène, la transformation des saisons participe au passage du tempo urbain au rythme métropolitain.

Nouveaux calendriers. Une « hyper-saison métropolitaine » s'affirme donc en lieu et place des saisons classiques avec ses marqueurs, ses dispositifs scéniques, ses acteurs et son

marketing, ses « ici » et ses « ailleurs », ses assurances et ses paradoxes. Elle remplace, se surimpose aux rythmes naturels et finit par faire « office de saisons ». Comme la métropole, « ville au-delà de la ville », la saison urbaine est une « saison au-delà de la saison », une « saison augmentée et scénarisée », un produit à consommer. Elle participe à la construction de nouveaux calendriers urbains, de nouveaux rites et événements en lieu et place des anciennes contraintes. Une nouvelle « calendarité métropolitaine » où le groupe humain se synchronise autour d'un dispositif construit émerge. On revisite le lien avec le cosmos, la lune, le soleil et les grands cycles et on relit le cycle des saisons en commençant par les plus marquées : l'hiver et l'été. Entre effacement et affirmation, ces évolutions sont caractéristiques des « temps hypermodernes » (Lipovestky, 2004), recomposant en permanence les articulations entre l'ici et l'ailleurs, le « je » et le « nous », le vrai et le faux. Elles nous obligent à changer de regard pour penser les choses dans le sens de la complémentarité et non de l'opposition, de la complexité et non de manière binaire et sectorielle. L'hypothèse « d'hyper-saisonnalité métropolitaine » interroge également « l'être ensemble » et le « collectif intermittent » dans une « société liquide » (Bauman, 2000, 2007) où tout est mobile, fluctuant et affaire individuelle, et dans un présent hurlant. La métropole et ses usagers inventent le plaisir des saisons sans les inconvénients, la possibilité de se resynchroniser à l'envie, en usant de pratiques et de pathétiques artifices et mises en scène. La figure de la « métropole intermittente » (Gwiazdzinski, 2011) et « à la carte » émerge face au roulis quotidien et « l'exceptionnel festif métropolitain » couvre un quotidien urbain dégradé.

Moteurs multiples. L'apparition d'hyper-saison n'est qu'un symptôme et une conséquence des recompositions en cours dans les mondes contemporains. La métamorphose des saisons urbaine n'est qu'un aspect du processus « d'augmentation » de la métropole qui dépasse les seuls aspects numérique et de l'émergence d'un « néo-situationnisme » qui redonne sens dans l'ouverture à l'ici et maintenant. Elle s'appuie sur d'autres moteurs que le marketing et le commerce : besoin d'échapper à la vitesse et de maîtrise du temps, recherche de rythmes naturels et de nature, besoin de rencontres mais aussi quête forcenée « d'authentique », nostalgie et « antepathie ». Ce désir de saisons répond également au besoin de se cogner au réel face à l'aseptisation et à la virtualisation de nos environnements, besoin d'éprouver et d'« être au monde » (Maldiney, 2007) de ressentir le froid et le chaud, la neige et le soleil. Il correspond à un besoin de réassurance, d'ancrage face à la désorientation, de figures stabilisées face à l'incertitude d'un monde complexe et incertain.

Conclusions

« Le goût des saisons, l'image des saisons sans leurs inconvénients », tel pourrait être le paradoxal projet des métropolitains. Espace-temps « repère » face aux incertitudes et espaces temps « repaire » où se retrouver, la figure de l'hyper-saison propose un subtile alliage entre le calendrier et l'agenda, un mélange entre le temps présent phénoménologique du hic et nunc, et le temps de l'agenda, promesse de rendez-vous et de synchronisation. A sa façon, l'hyper-saisonnalité participe à l'organisation d'un nouveau « régime temporel métropolitain » qui nous incite à aménager la tension entre l'éphémère d'un engagement qui nous sollicite et la simultanéité d'une pluralité d'engagements à rendre conciliables.

« Espace-temps vécus, éphémères et cycliques » qui contrebalancent les temps linéaires et continus de l'économie et des réseaux, les hyper-saisons métropolitaines interpellent la ville, l'espace public et le vivre-ensemble. Comment « assaisonner » la ville tout en la dotant du

confort nécessaire ? Quel nouveau pacte et quelles hybridations imaginer entre nature et culture ? Ce sont là quelques enjeux qui traversent la métropole post-Kyoto. Au-delà, les rapports de l'urbain aux saisons sont révélateurs des relations complexes que nos sociétés contemporaines entretiennent avec la nature : nature célébrée mais nature consommée dont on feint d'ignorer les tensions vivantes, nature « marchandisée » dont on finira par se lasser, « nature embaumée » qui sent déjà un peu la mort. Dans l'économie libidinale épuisée par l'hyper-industrialisation du capitalisme contemporain : « le désir industriellement traité conduit à la destruction du désir » (Stiegler, 2006).

Enfin, la question des saisons urbaines s'inscrit dans la polyphonie de l'hypermodernité. Elle nous oblige à imaginer une « chorégraphie métropolitaine » et un « chrono-urbanisme » adaptés. Elle nous pousse à aller « au devant de nous » pour tenter d'« habiter le temps », selon la belle formule de feu Jean-Marie Djibaou.

Bibliographie

- Balandier G., (2009), *Le dépaysement contemporain. L'immédiat et l'essentiel*, Paris : PUF
- Barel Y., (1989), *Le paradoxe et le système*, Grenoble : PUG
- Benko G., Lipietz A. (1992), *Les régions qui gagnent*, Paris : PUF
- Chesneaux J., (1996), *Habiter le temps*, Paris : Bayard
- Debord G., (1967), *La société du spectacle*, Paris : Buchet / Chastel
- Depardon R., Virilio P., Scofidio D., Hansen M., (2010), *Terre natale. Ailleurs commence ici*, Arles : Actes Sud
- Ecco U., (1985), *La guerre du faux*, Paris : Garnier-Flammarion
- Gaudin T., (1990), *2100, Récit du prochain siècle*, Paris : Payot
- Guez A., (2008), « Pour une politique de l'entre-deux en architecture », in Berque A., De Biase A., Bonnin P. (Dir.), 2008, *L'habiter dans sa dimension poétique*, Paris : Donner lieu, pp. 344-360
- Gravari-Barbas M., (2005), *Habiter le Patrimoine : Enjeux, Approches, Vécu*, Rennes : PUR
- Guillerme A., (1994), « Les saisons dans la ville », *Les annales de la recherche urbaine* n°61
- Gwiazdzinski L., (1998), « La ville, la nuit : un milieu à conquérir », *L'Espace géographique des villes*, Paris : Anthropos, collection Villes, pp. 347-369
- Gwiazdzinski L., (2003), *La ville 24h/24*, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube.
- Gwiazdzinski L., (2005), *La nuit dernière frontière de la ville*, La Tour d'Aigues : L'Aube.
- Gwiazdzinski L., L., Rabin G., (2005), *Si la ville m'était contée*, Paris : Eyrolles.
- Gwiazdzinski L., (2007), « Redistribution des cartes dans la ville malléable », *Espace, populations, sociétés* n°2-3, pp.397-410(1)
- Gwiazdzinski L., (2009), « Pour une mise en tourisme des nuits urbaines », *Cahier Espaces* 103, pp. 44-56, novembre 2009.
- Gwiazdzinski L., (2009), « Chronotopies. L'événementiel et l'éphémère dans la ville des 24 heures », in BAGF, vol 86, n°3, pp. 345-357.
- Gwiazdzinski L., Rabin G., (2010), *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*. Préface de T. Zeldin, La Tour d'Aigues : L'Aube
- Gwiazdzinski L., Rabin G., (2011), *Les défis de la citoyenneté augmentée*, Libération, 23 février 2011
- Gwiazdzinski L., (2011), *La ville intermittente. Des temps de la fête à un urbanisme des temps*, *Revue CICADES, La ville et la fête, Brésil (à paraître)*

Lefebvre H., (1992), *Eléments de rythmanalyse*, Paris : Syllepse
Le Goff J., Lefort J., Mane P., 2000, *Les calendriers. Les enjeux dans l'espace et dans le temps*, Paris : Somogy
Lipovtesky G., (2004), *Les Temps hypermodernes*, Paris : Grasset
Maldiney H., (2007), « La rencontre et le lieu », in Younes C. (Dir.), 2007, Henry Maldiney. *Philosophie, art et existence. La nuit surveillée*, Paris : Cerf.
Nordin C., (1994), « Les marchés, miroirs des saisons dans la ville », *Les annales de la recherche urbaine* n°61
Rahm P., (2009), « Les terroirs déterritorialisés », *VIA 2009, Les aides à la création, Catalogue VIA*, pp.14-25
Sansot P., (1973), *Poétique de la ville*, Paris : Klincksieck
Stiegler B. (2006), « de l'économie subliminale à l'écologie de l'esprit », *Revue Multitudes* n°24, Printemps 2006
Terrier C., (2009), « Distinguer la population présente de la population résidente », *Courrier des statistiques* n°128, INSEE, septembre octobre 2009, pp.63-70
Soudière M. de la, (1999), *Au bonheur des saisons, Voyage au pays de la météo*, Paris : Grasset
Younes C., Goetz B., (2010), « Mille milieux », *Le Portique [En ligne]*, 25 | 2010, mis en ligne le 25 novembre 2010, URL : <http://leportique.revues.org/index2471.html>.

(*) Luc Gwiazdzinski est géographe. Enseignant en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble (IGA), il est responsable du Master Innovation et territoire et Président du Pôle des arts urbains. Chercheur au laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé au MoTU (Université Bicocca et Politecnico de Milano) et à l'EREIST (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), il oriente des enseignements et ses recherches sur les questions de mobilité, d'innovation métropolitaine et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé de nombreux programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, L'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries*, 2007, L'harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, L'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, L'Aube ; *La ville 24 heures /24*, 2003, L'Aube. Il a également dirigé une agence des temps et des mobilités, une agence de développement et une agence d'urbanisme et développement durable.

Citer l'article :

Gwiazdzinski L., 2013, « Hyper-saisonnalité métropolitaine », in Guez A. Subremon H., *Saisons urbaines*, Editions Donner-lieu, pp.131-147

Contact :

luc.gwiazdzinski@ujf-grenoble.fr